

Extrait du livre

Les après-midi aveugles
suivi de
Rachel

Yan Allegret

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Collection
LES IMPRESSIONS NOUVELLES-THÉÂTRE
dirigée par Christian Rullier

Cette collection est éditée avec le soutien de la SACD.

Ouvrage publié avec le concours de « Beaumarchais »



Cet ouvrage bénéficie du partenariat de AÉDD-Théâtre
(Association d'Écrivains pour la Diffusion et la Distribution du Livre de Théâtre)

La représentation des pièces de théâtre est soumise
à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit.
Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation
devra être déposée auprès de la SACD.

Couverture : © Annabel Vergne. Portrait : Véronique Le Dosseur
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2005.
38 rue de la Côte du Nord - 93100 Montreuil - France
www.lesimpressionsnouvelles.com

Yan Allegret

LES APRÈS-MIDI AVEUGLES
suivi de
RACHEL

LES IMPRESSIONS NOUVELLES
PARIS - BRUXELLES

LES APRÈS-MIDI AVEUGLES

En ces temps-là les hommes chercheront la mort, et ils ne pourront la trouver ; ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux.

Saint Jean. *L'Apocalypse. chapitre IX.*

*I guess that it was too much.
I am tired.
I'll come back when it's quiet.
Pardon me.
There's too much blinding light.
I'll hide until the day is through.*

Mathilde Santing.
Too much blinding light

PERSONNAGES

HOMME VIEUX

FEMME VIEILLE

HOMME

(Fils d'Homme vieux et de Femme vieille. Frère de Femme F. Frère de Femme S.)

FEMME F

(Fille d'Homme vieux et de Femme vieille. Sœur d'Homme. Sœur de Femme S.)

FEMME S

(Fille d'Homme vieux et de Femme vieille. Sœur de Femme F et Homme.)

LA JEUNE FILLE

(Étrangère ou dernière enfant.)

La phrase entre guillemets est d'Ingmar Bergman.

*Une première étape des Après-midi aveugles a été écrite en 2001, en réponse à la commande de la compagnie La Lucarne. Elle a été créée en novembre 2001 au Théâtre Denis à Hyères, dans une mise en scène d'Yvan Dmitrieff.
La présente version est inédite.*

Ce texte a reçu le soutien de la fondation Beaumarchais.

1

LA JEUNE FILLE
IL Y A L'OBSCURITÉ. IL Y A CELLE QUI CHEMINE.

2

HOMME VIEUX

Les champs à cette époque sont vastes, et ras. L'odeur de l'herbe n'est plus généreuse. Elle se mélange à celle de la terre sèche. Le ciel est bas, gris. Pas de promesse de lendemain ou d'orage. Les champs, à perte de vue. À en perdre la vue, des champs. Une lassitude tranquille s'épanche, comme un pollen nauséeux, partout où le vent l'emmène. Ce ne sont pas des rafales. Des brises peut-être. Pas plus fortes que des souffles de femmes. La poussière soulevée avance mètre par mètre. Avec fatigue tu pourrais dire. Avec fatigue. À perte de vue des champs. Ras. À en perdre la vue. La terre a su être pleine autrefois. C'est le village tout entier qui vivait, accroché à son sein. Imagine. Les pas des vieux bourrins foulant la glèbe, ce devait être quelque chose. Les hommes, le soir, allant glaner les épis restés sur le sol après la moisson. Imagine le bruit des sabots. Le bruit de l'orage. Et la joie épaisse de se retrouver à l'intérieur lorsque l'averse éclate.

Les champs à perte de vue. À en perdre la vue. Stériles. L'orage au loin, tu peux le voir se mouvoir lentement vers l'ouest. Reste le silence après le tonnerre. Le silence après le tonnerre. Et le souvenir des gouttes qui coulaient sur les flancs des chevaux, que tu t'attardais à contempler parfois. Quelle est la saison. Quel est le sol. Où est la falaise. Où est l'océan. Le gris, le profond, celui qui se confond avec le ciel. Y a-t-il du vent. À peine. L'herbe s'est raidie depuis la coupe. Elle se casse facilement. Le sol exhibe ses cailloux comme autant de cicatrices. Le sol comme un gisant. Où sont donc les tanières. Où sont les bêtes. Et les cris des bêtes. Vois. C'est le champ lui-même qui fait silence maintenant. Incise l'écorce des arbres, elle te restera entre les doigts ; une poussière noirâtre : le souvenir. Le silence comme une peste muette. Il ne passe pas. Écoute. Il s'est insinué jusque dans les sillons, dans le ventre ouvert de la terre. Tu es muet aussi. Tu ne dis rien. Mais le ciel est changeant dans sa grisaille et malgré le silence, ses nuances sont comme autant d'énigmes que tu te sens bien incapable de résoudre maintenant. Et c'est cela qui te fait rester, accroupi au beau milieu du champ, comme ces femmes en train de pisser que tu allais secrètement regarder autrefois. Le visage immobile, la bouche à peine ouverte, cherchant ce qui fut naguère. La

réglisse. L'eau glaciale des puits. Et le pain. Et le poisson. Et la soupe grasseuse et brûlante. Et le lait aussi.

À perte de vue. À en perdre la vue. Des champs. Sur tes doigts, de l'écorce comme de la poussière. C'est plus que l'hiver. C'est plus que ça. Le relent du métal dans ta bouche. Le relent sec et caillé du métal. C'est plus que l'hiver. Tu craches par terre. Quelle est cette saison langoureuse qui est plus que l'hiver, qui ne souffle pas, et qui ne résonne ni du cri des bêtes ni du cri des hommes. Reste là, parmi les herbes cassées, à chercher la destination où tout et tous se sont rendus, te laissant seul, hagard, pour ces belles retrouvailles. Quelle lumière. Quelle destination. Quelle fuite, pour quel exil. Où sont les frontières des champs. Te rappelles-tu ce qu'il y avait au-delà. Mais la mémoire déserte. Quel est le chemin que tu as emprunté pour parvenir ici. Le chaos. Celui qui t'a amené, aiguillé et conduit. Celui qui a peint ce paysage, pour toi, pour ton retour. Celui qui a tant nourri le silence que ta voix est là comme avortée. Que tes mots savent d'emblée qu'ils seront incapables de dire cet endroit, de dire sa pauvreté et sa douceur en même temps. Champs vastes et secs. Ciel couleur de métal. Ciel couleur de métal.

LA JEUNE FILLE

L'OBSCURITÉ DESCEND SUR CELLE QUI CHEMINE.

3

HOMME

On m'avait demandé d'écrire un texte.

Dans les premières conversations, le mot « hommage » revenait souvent.

Il y avait l'enceinte d'un bâtiment. La rue du quinzième corps.

Il y avait des gens avec un corps en trop. Avec une voix mais comme privés de parole.

L'âge n'avait rien à voir là-dedans.

De la parole avait été volée. Des mots étaient devenus inconvenants.

ICI ON NE MEURT PAS MA CHÉRIE. ON PART. ON S'EN VA.

FEMME F

« Je souhaite que quelqu'un ou quelque chose me touche assez fort pour que je devienne réelle. Je n'arrête pas de me répéter : pourvu qu'un jour je sois réellement. Être réellement, ce serait pour moi qu'une joie soit une joie et surtout qu'une douleur ait le droit d'être une douleur. Le réel, ce n'est peut-être pas du tout ce que je me représente. Peut-être que tout simplement, cela n'existe pas. Peut-être que cela n'existe que comme un désir. »

HOMME

Une arrière-salle du monde. Il y avait des caméras de surveillance.

Et pas de réponse à la peur. À l'isolement. À la culpabilité du déclin. Ou si peu.

OUI OUI IL FAUT FAIRE DU SOCIAL.

Il y avait une télévision silencieuse branchée en continu dans la salle commune.

Certains portaient un appareil électronique autour du cou, une alarme que l'on pouvait déclencher en cas de chute.

IL VIENT VOUS RENCONTRER. IL VIENT ICI CHERCHER L'INSPIRATION.

On m'avait donné des entretiens. Ceux qui parlaient étaient condamnés à raconter leurs souvenirs. Le seul présent possible, c'était le passé.

ELLE FAIT DU COLORIAGE. ÇA STIMULE UNE CERTAINE PARTIE DU CERVEAU.

Ils demeuraient vivants et certains étaient peut-être mieux là qu'ailleurs.

Chacun tentait de résister comme il pouvait.

IL N'Y A PAS QUE LA TRISTESSE IL Y A AUSSI LA JOIE.

Il fallait rendre hommage au courage des uns. À la beauté des autres.

Mais la tonalité qui se dégageait de l'ensemble, personne ne voudrait entendre cela. Ni l'impasse du déclin solitaire. Ni l'odeur. Ni les corps qui foutaient le camp. Les murs avaient été construits pour tenir à distance une terreur inavouable. Un reflet intolérable de notre propre image. Et les familles tenaient à ce que les noms soient changés.

IL FAUT COMBLER LES MANQUES. LAISSER ENTREVOIR UNE SOLUTION.

Une sélection agissait.

Des gens avaient été perçus comme inutiles.

Socialement ils étaient déjà morts. Et le reste allait suivre, à l'abri des regards.

LE THÉÂTRE. TOUT ÇA. OUI. LE PARTAGE.

ET PUIS LA CONVIVIALITE C'EST IMPORTANT.

Je ne savais pas comment écrire alors j'ai laissé tomber. Je suis parti.

FEMME S

Tu as fait bon voyage.

FEMME F

Périphérique. Embouteillages puis trois heures d'autoroute. Ensuite les chemins de campagne. Ça va.

FEMME S

Tout le monde est là maintenant.

FEMME F

Tout le monde est là. C'est bien. Comment vas-tu.

FEMME S

Je vais bien. Je suis contente que tu sois là.

FEMME F

Oui, moi aussi. Ce n'est pas si souvent.

FEMME S

Oui, c'est vrai.

FEMME F

Comment va-t-il.

FEMME S

Il va bien.

On s'occupe de lui.

Il est dans la chambre du bas.

FEMME F

La tienne.

FEMME S

Oui, l'ancienne.

Il est mieux là.

Même s'il ne la voit pas il la connaît.

FEMME F

Pour les papiers je m'excuse, je n'ai pas pu vous aider.

FEMME S

Tu avais du travail, je sais.

Ne t'inquiète pas.

L'important est que tu sois là.

FEMME F

(un temps)

Je ne sais plus depuis combien d'années.

FEMME S

Parfois moi non plus.

Ce n'est pas grave.

FEMME F

Et elle.

FEMME S

Elle ne quitte plus le salon. Elle reste assise sur le fauteuil. Elle parle. Elle murmure. Elle décrit les robes qu'elle a portées. Les anciens bals. Et les dimanches. Je reste souvent avec elle. Je dis un mot ou deux de temps en temps. Une invitation à poursuivre. On passe beaucoup d'après-midi comme ça.

FEMME F

J'irai la voir tout à l'heure. J'irai les voir tous les deux.

FEMME S

Je dois aller préparer le repas. Tu as ta chambre au premier qui est prête, si tu veux y déposer tes affaires. Ou te reposer un peu.

FEMME F

Je vais venir t'aider.

FEMME S

Va te reposer d'abord. Tu as le temps.

FEMME F

Oui.

(un temps)

Tu sais.

Je ne me rappelais plus de la maison.

L'odeur. Le silence.

Le chemin pour aller à la maison.

J'avais oublié.

(un temps)

Même les arbres.

Même ta voix.

J'avais oublié.

À cause du téléphone.

(un temps)

Tu l'as dit ce n'est pas grave.

À tout à l'heure.

FEMME S

Oui. À tout à l'heure.

LA JEUNE FILLE
JE N'AI PAS PEUR. JE N'AI PAS PEUR.

HOMME
Il n'a pas plu depuis combien de temps.

FEMME S
Je ne sais pas. Longtemps.

HOMME
J'aimerais bien voir la pluie.

FEMME S
Je sais.

HOMME
J'ai des souvenirs.

FEMME S
Oui.

HOMME
Tu sais lesquels.

FEMME S
Oui.

HOMME
À chaque orage.
À chaque averse.

FEMME S
Oui.
Je regarde dehors, dans le jardin.
Je me souviens bien.

HOMME
Il pleuvra bientôt.
Il pleuvra au bon moment.

FEMME S

Oui, sans doute.

HOMME

Mais pas encore.

FEMME S

Qu'est-ce que tu vas faire en attendant ?

HOMME

Je ne sais pas. Écrire.

FEMME S

Tu n'arrives jamais à écrire ici.

HOMME

Alors tu vas me dire de me reposer.

Même si tu sais très bien que je ne me repose pas.

Parce que je ne suis pas fatigué.

Mais tu vas me le dire quand même.

Tu me le dis à chaque fois.

Et je sais très bien que je n'écris pas quand je suis là.

FEMME S

Repose-toi.

HOMME

Merci. Non. Je ne suis pas fatigué.

FEMME S

Sois tranquille alors.

(un temps)

Sois tranquille.

HOMME

Je suis tranquille.

LA JEUNE FILLE

JE N'AI PAS PEUR JE N'AI PAS PEUR. JE N'AI PAS PEUR.

FEMME F

En entrant dans la maison, c'est d'abord l'obscurité. Tous les volets ont été fermés. Les lumières sont tamisées. Pendant quelques instants, je distingue à peine les silhouettes dans le couloir, à peine les meubles de la cuisine. C'est comme un dessin au crayon à papier que l'on aurait effacé avec un doigt trempé dans l'eau. Dans le salon, je la vois assise sur le fauteuil et je la reconnais à peine. Je marche vers elle je l'embrasse. Elle ne dit rien. La porte de la chambre du rez-de-chaussée est fermée mais j'entends des voix à travers la cloison. Mes yeux s'habituent à la pénombre. En marchant dans le couloir, je reconnais quelques photos sur les murs. Le bruit de mes talons résonne dans le couloir. Je les enlève et monte les escaliers pieds nus. Jusque-là ça va. Je vais déposer mes affaires dans la chambre de mes dix-huit ans.

FEMME S

Tout le monde est là.
Tout le monde est là c'est bien.

HOMME

Il ne manque que la pluie.
L'orage.

LA JEUNE FILLE

JE N'AI PAS PEUR JE N'AI PAS PEUR JE N'AI PAS PEUR JE
N'AI PAS PEUR JE N'AI PAS PEUR CAR CELA N'EST PAS
VRAI.

FEMME S

Ça va aller mon cœur. Ça va aller.